

Enzo TRAVERSO, *Où sont passés les intellectuels ?*

Paris, Éd. Textuel, coll. Conversations pour demain, 2013, 108 pages

Sara Ben Larbi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8810>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8810](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8810)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 291-294

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sara Ben Larbi, « ENZO TRAVERSO, *Où sont passés les intellectuels ?* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8810> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8810>

Avec « La médiation scientifique » (pp. 99-105), Olivier Laügt aborde un autre aspect de la relation existant entre la société et la représentation des savoirs. La Science, avec un grand « S », joue dans nos sociétés un rôle d'argument d'autorité. Mais encore faut-il donner un accès aisé à cette autorité capable de traiter aussi bien les catastrophes de l'industrie chimique, les mensonges pharmaceutiques que les accidents écologiques. Et il faut là des instances susceptibles de *vulgariser*, dans le meilleur sens du terme, des phénomènes et des objets complexes ayant une incidence sociétale immédiate. Ce sont ces instances de médiation que préparent les masters universitaires, avec la difficulté de leur insertion dans un paysage académique encore trop marqué par l'opposition de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse. Ainsi Olivier Laügt émet-il le souhait de réviser fortement les processus de formation en communication en proposant une ouverture plus franche à l'histoire des sciences et à ses annexes philosophiques. Dernier secteur envisagé dans le volume, celui du tourisme et de la formation des guides professionnels. C'est l'objet du texte d'Odette Balandraud (pp. 109-117) car la profession de guide-conférencier donne rapidement l'impression d'un métier éclaté du fait des objets que ses personnels doivent présenter. Il a fallu que les ministères du Tourisme, de la Culture et de l'Enseignement supérieur et de la Recherche se réunissent pour procéder à des arbitrages donnant une plus grande clarté à la définition de ce métier à partir de 2012 et de l'application de leurs préconisations communes. Mais, en dépit de cette clarification, subsiste toujours la double question de l'affichage d'un diplôme plus ou moins théorique ou de compétences appliquées, et de la formation initiale ou permanente nécessaire à l'évolution d'une demande multiforme aux origines – privées ou institutionnelles – également opaques, étant la plupart du temps le fruit des circonstances.

Il revient alors à Isabelle Mathieu, enseignante-chercheuse à l'université de Bourgogne et animatrice du site cortex-cultureemploi.com, de dresser le bilan de ces différentes enquêtes et d'esquisser quelques pistes pour l'avenir sous l'intitulé « La culture sur le métier » (pp. 121-139). Et sa conclusion est teintée de pessimisme. Selon elle, la cause de l'éclatement des formations ne doit pas être recherchée du côté de l'adaptation réelle au marché de l'emploi, elle est plutôt l'effet pervers induit par une hyperspécialisation scientifique des enseignants-chercheurs qui, du même coup, laisse à la marge la prise en compte des besoins réels. En résulte que la culture se présente aujourd'hui comme un territoire démembré, reconnaissable à l'enchevêtrement des domaines scientifiques de référence (p. 134), à l'hétéroclitisme des intitulés de

diplômes, à la surévaluation du besoin de techniques de communication, au déséquilibre patent entre les niveaux de formation, et à la sur-représentation des diplômés de niveau Bac + 5 (120 ?)... Dès lors, la conclusion s'impose d'elle-même : il faut rapidement coordonner ces cursus disparates pour désigner une discipline de référence susceptible de fournir un réel centre de gravité à une organisation cohérente du dispositif de formation sur l'ensemble du territoire, faute de quoi on continuera d'assister à une regrettable dissémination de savoirs et de compétences sans réelle utilité pour la Culture.

À la suite de ces contributions très éclairantes et bien informées, une cartographie des diplômés professionnels par région (pp. 141-159) contribue à donner un supplément de qualité et d'intérêt à ce volume courageux et très réussi que nombre de professionnels de la culture, d'universitaires, d'institutions et collectivités territoriales devraient lire attentivement et méditer afin d'essayer de sortir des embarras dans lesquels plonge le plus souvent la relation de la culture à la société.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Enzo TRAVERSO, *Où sont passés les intellectuels ?*

Paris, Éd. Textuel, coll. Conversations pour demain, 2013, 108 p

D'emblée, les conversations de Régis Meyran et Enzo Traverso oriente le débat vers la problématique suivante : où sont passés les intellectuels ? Dans une écriture sobre et fluide, à partir d'instruments d'information et de réflexion, Enzo Traverso construit son plan autour de trois axes remarquables dans le développement de la posture de l'intellectuel, moments marqués par l'invention de concepts, de modèles, de théories. Le premier axe (pp. 13-45) porte sur la définition de l'intellectuel, sa naissance et sa place dans l'histoire jusqu'à son éclipse. Le deuxième axe (pp. 49-75) est consacré à l'essor des néoconservateurs et le dernier (pp. 79-102) s'interroge sur les alternatives futuristes. Cependant, la présente note de lecture s'organise en deux parties : la première présente l'ouvrage et la deuxième le commente et le discute succinctement.

Où sont passés les intellectuels ? constitue une conversation entre Régis Meyran et l'auteur qui plaide pour réinventer l'intellectuel au XXI^e siècle. D'ailleurs, la prolifération de ses ouvrages sur l'histoire, les guerres et les révolutions en Europe (par exemple, 1914-

1945 : *la guerre civile européenne*, Paris, Hachette, 2009) le place bien pour aborder l'histoire des intellectuels. Enzo Traverso décrit les principaux faits qui ont jalonné l'histoire de l'intellectuel en comparant les cas français, allemands et italiens. Selon lui, l'histoire de l'intellectuel a traversé trois moments forts : la première ère est marquée par l'« intellectuel engagé ». La deuxième concerne la vague des néoconservateurs incarnés par des figures communistes et la dernière est celle de l'intellectuel « spécifique ».

Selon l'historien Enzo Traverso, l'intellectuel « engagé » trouve son fondement dans la figure des littérateurs de combat avec les philosophes des Lumières, dont, par exemple, Voltaire (*Les Lettres philosophiques*), mais la figure de l'intellectuel se concrétise avec l'affaire Dreyfus, car les Français luttèrent contre le fanatisme et l'intolérance. Or, la distinction entre l'intellectuel du XVIII^e siècle et celui du XX^e siècle tient au fait que l'un se positionne par rapport à la cour de Versailles, donc au roi, tandis que l'autre agit dans une société articulée, son champ politique est tiraillé entre une gauche et une droite. Le statut de l'intellectuel traduit un changement sociétal concomitant de l'industrialisation dans les sociétés européennes, de la naissance de la société de masse avec la presse, le développement des médias et de l'édition. De plus, lorsque la presse s'impose comme industrie, en tant que « type social », le journaliste tend à former l'opinion en devenant un vecteur d'émancipation. Cette formation de l'opinion s'est aussi construite grâce à l'émancipation de la femme animant notamment les salons littéraires de Berlin à Paris. Or, cette modernité a fait naître des contradictions. Dans *Le Manifeste du Parti communiste* (1848), Karl Marx et Friedrich Engels dénonçaient l'aliénation que le capitalisme a créée. En Italie, Antonio Gramsci, fondateur du Parti communiste italien, élabore une théorie des intellectuels les distinguant en deux catégories : les intellectuels « traditionnels » qu'il oppose à ceux « organiques ». Pour lui, l'intellectuel ne dépend ni d'une classe, ni d'une structure économique ou sociale ; c'est plutôt un créateur d'idées qui vise à élaborer la vision du monde des classes sociales. Avec la montée en puissance de Benito Mussolini, les intellectuels se divisent en deux camps : les uns pour le régime, les autres contre le fascisme. Dans l'entre-deux-guerres, l'intellectuel s'identifie à la gauche. Enzo Traverso prend l'exemple, en France, de Jean-Paul Sartre qui incarne la figure de l'intellectuel par excellence pour étayer sa démonstration bien que l'intellectuel sartrien ne soit ni « gauchiste », ni inféodé à un parti. Au contraire, c'est un esprit libre parce qu'il peut critiquer la pensée de droite comme celle de gauche. Aussi, avec la crise du conflit mondiale étalé sur trente ans, un nouveau contexte naît-il, puisque l'intellectuel s'est remis en question. Après

l'ébranlement et les secousses de la guerre, le pacifisme s'installe en Europe. Malheureusement, les pays signent des pactes vains. Exilé aux États-Unis, Albert Einstein craint les avancées technologiques de l'Allemagne nazie et convainc Franklin Roosevelt de créer une bombe atomique. La figure de l'intellectuel tient aussi à des mutations historiques profondes grâce à l'Université. Une nouvelle posture voit le jour : l'« expert » veut apporter son aide au pouvoir politique et joue un rôle idéologique, par exemple, les économistes néolibéraux. Le langage de l'entreprise tend à se généraliser : Dans les universités, le savoir s'est spécialisé et massifié. Les masters forment des techniciens plutôt que d'élaborer une pensée critique, d'où la disparition de l'intellectuel « éducateur ». La configuration de l'Université a donc changé, puisque la rentabilité, la production et la gestion deviennent ses préoccupations. Enzo Traverso fait le bilan de ce constat en définissant la nouvelle figure de l'intellectuel en ces termes : « L'intellectuel [est] un universitaire, et non plus un écrivain ou un journaliste, comme il y a un siècle, mais il n'est plus "chez lui" à l'université, qui est devenue un lieu de fabrication d'"expert" » (p. 40). Le développement de l'industrie culturelle et l'Université de masse ont bien déclassé l'intellectuel. Sa figure s'est vue écrasée par la puissance des médias. Philosophe et fondateur de l'université populaire de Caen, Michel Onfray devient omniprésent dans les médias. Selon Enzo Traverso, il est « l'expression [...] d'un processus généralisé de réification de la culture » (p. 50). Plusieurs intellectuels ont conduit un combat contre la domination – voire les anti de toutes sortes (racistes, fascistes, communistes...). De surcroît, les mutations technologiques ont affecté la pensée des intellectuels. Or, de telles critiques sont-elles aujourd'hui retentissantes ? L'auteur démontre comment la notion de l'intellectuel varie selon le contexte historique : depuis 1980, l'intellectuel critique s'est cantonné à célébrer le passé et à élaborer la mémoire ; les intellectuels « mémoriels » sont nés. Dans quelle mesure Enzo Traverso perçoit-il l'intellectuel comme quelqu'un qui produit des savoirs, critique le pouvoir et s'engage politiquement au plus profond de son être ? L'intellectuel est-il cet idéal irréaliste ou, au contraire, comme le conçoit Enzo Traverso, une figure engagée politiquement, en perpétuelle interrogation, contestation, provocation du pouvoir politique sachant placer sciemment son point de vue critique et ayant un esprit libre ? Empruntant les termes de Jean-Paul Sartre (« Plaidoyer pour les intellectuels », p. 221, in : Jean-Paul Sartre, *Situations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1990 [1966]), l'auteur perçoit l'intellectuel comme « quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas » (p. 34). Parce que, pour lui, l'intellectuel est celui qui se positionne dans la société. Enzo Traverso résume sa thèse avec une touche de *créativité*, il écrit : « Je comprends le

besoin de redéfinir le rôle de l'intellectuel à la lumière des mutations historiques de nos sociétés, mais je ne suis pas d'accord pour décréter la fin de l'intellectuel critique, qui n'aurait supposément plus aucun rôle à jouer... L'intellectuel d'aujourd'hui qui, le plus souvent, n'est pas un écrivain, mais plutôt un chercheur, doit être à la fois spécifique et critique. La domination, l'oppression, l'injustice n'ont pas disparu. Le monde ne serait pas vivable si personne ne le dénonçait » (p. 87). Le livre se lit d'une même traite, il est fluide, simple à lire, aisé à comprendre. La position de l'auteur traduit sa pensée, la visée de l'ensemble de sa conversation. Lorsque la culture est devenue une marchandise, quand la jeunesse est déboussolée et que le monde passe par des mutations technologiques dont la micro-informatique et l'internet, que peut alors l'intellectuel ? En fin de parcours, la question se pose de savoir si l'intellectuel continuera à jouer un rôle majeur à l'avenir.

Certes, l'ouvrage est une conversation entre Régis Meyran et Enzo Traverso. Les réponses d'Enzo Traverso sont bien argumentées, claires, précises et permettent une pertinente lisibilité de l'ossature textuelle. La préface (pp. 7-9) de Régis Meyran, les titres et les citations clés permettent de repérer chaque début d'axe bien avant de l'aborder. À la fin de l'ouvrage, les notes (pp. 105-108) conduisent, une fois de plus, le lecteur à approfondir sa lecture. D'ailleurs, Enzo Traverso tente de convaincre en illustrant ses idées par des exemples vivants, crus, tirés de l'histoire, par exemple, des conflits mondiaux de la Guerre froide, en donnant des dates... L'auteur ne manque pas de se référer à une cinquantaine d'auteurs environ encourageant le lecteur à approfondir certains points qu'il a passés sous silence. Pour le lecteur avisé, et notamment expérimenté, de telles références permettront de confronter ses analyses à celles d'Enzo Traverso afin d'en tirer probablement de nouveaux horizons de recherche. D'emblée, le titre de l'ouvrage pose une problématique lancée au cœur de la scène de lecture : *Où sont passés les intellectuels ?* Linguistiquement parlant, la question posée n'est pas rhétorique, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une question oratoire, c'est plutôt ce que la grammaire traditionnelle nomme « une interrogation partielle » dont l'objectif essentiel est d'apporter des éléments de réponse. C'est une question immédiate, directe, crue qui sème l'inquiétude du penseur qui s'interroge, cherche une réponse satisfaisante. Sémantiquement, cette question en présuppose une autre : « Existe-t-il encore des intellectuels ? ». Car, auparavant, il existait des intellectuels, mais, à présent, ceux-ci commencent soit à s'estomper, soit à s'éclipser. Après la lecture, nous comprenons mieux la notion d'intellectuel. Certes, une

telle notion occupe une place de choix par le rôle qu'elle joue dans les discours politique, historique, littéraire, et à travers les contextes historiques, géographiques, les avancées technologiques. Formulé en une question, le titre de l'ouvrage renvoie au statut de l'intellectuel au xx^e siècle qui reste à redéfinir, à repenser et à replacer dans le contexte actuel : la crise économique mondiale, les révolutions ou les mouvements du printemps arabe... Où Enzo Traverso, cet intellectuel, se place-t-il et quel sera son rôle à l'avenir ? L'historien interroge la notion d'intellectuel sous toutes ses facettes, sous tous ses angles, il démontre comment sa perception varie selon les contextes historiques. Nous apprécions les conversations d'Enzo Traverso et son érudition historique. L'auteur veut faire entendre sa voix car c'est manier la langue et le discours, c'est aussi manier sens et idées.

L'ouvrage capte l'intérêt du lecteur curieux, de l'intellectuel qui sait interroger le pouvoir politique, qui apprend mieux à appréhender le réel en contestant tout discours dominant, tout débat stérile afin d'insérer subtilement sa position critique. Aujourd'hui, le mot intellectuel tend à être galvaudé. C'est pourquoi le volume constitue un plaidoyer pour redéfinir et réinventer l'intellectuel au xx^e siècle. Il propose une pensée sur l'intellectuel et sa réflexion confine à un essai. Historien qui a enseigné les sciences politiques, Enzo Traverso montre que l'intellectuel nourri d'esprit critique, avoue la vérité toute crue et sait dire non au pouvoir en place. La figure de l'intellectuel qui a traversé le xx^e siècle tend à disparaître au xx^e siècle, car il n'est plus orienté par une vision de classes ou liés à des partis. Le capitalisme, ou démocratie libérale, et l'économie de marché s'imposent. En 1989, la chute du mur de Berlin annonce la défaite historique du communisme, système de pouvoir et l'une des grandes utopies du xx^e siècle. Enzo Traverso considère également l'intellectuel qu'il soit politiquement engagé ou non. Les pages d'histoire, que livre Enzo Traverso, orientent vers un passé proche ou lointain et constituent un fond documentaire indubitable bien argumenté qui rappelle que l'histoire ne s'écrit pas avec du sang, mais avec des cerveaux ou, mieux encore, avec des idées que l'intellectuel incarne. La voix de l'intellectuel résonne bien afin de critiquer les régimes politiques. Tout intellectuel, y compris le poète qui sait dire non, est aussi celui qui provoque la discorde afin d'insérer son point de vue critique. À lire la conversation entre Régis Meyran et Enzo Traverso, nous sommes submergés par les traces de l'intellectuel que nous avons suivies pas à pas. Toutefois, deux points méritent d'être soulevés pour être rectifiés. Le premier concerne la Tunisie et le deuxième la xénophobie. D'abord, en Tunisie, ce ne

son pas les intellectuels qui ont préparé la révolution, mais les mineurs de Gafsa, en 2008, auxquels l'État tunisien a répondu en assiégeant la ville. À la suite, les événements de Ben Guerdane, en 2009, et, enfin, le suicide d'Ahmed Bouazizi s'immolant devant le gouvernorat de Sidi Bouzid, le 17 décembre 2009, ont permis à la contestation de prendre corps dans toutes les couches sociales et, enfin, parmi les intellectuels : les blogueurs, les professeurs, les médecins et les avocats descendant dans les artères des villes du pays. Quant au deuxième point, la dimension religieuse et sa relation avec l'intellectuel que souligne Enzo Traverso mérite d'être plus approfondie par l'auteur, car il décrit l'islamophobie comme la xénophobie du ^{xxi}e siècle sans étayer davantage ce point de vue, lequel est étroitement lié au terrorisme, débat actuel. Quelle est donc la position de l'intellectuel face au terrorisme ? Qu'y peut-il ?

Pour notre part, plusieurs questions se posent. À qui l'avenir appartiendra-t-il : aux « intellectuels spécifiques » (les universitaires) ? Avoir une posture à la Jean-Jacques Rousseau, à la Denis Diderot, à la Michel Foucault serait-il encore possible ? Le monde d'aujourd'hui oscille entre le rejet du passé et l'absence d'avenir, une telle oscillation installe le doute, l'inquiétude chez tout intellectuel, le monde va-t-il alors inventer de nouvelles utopies pour de nouveaux intellectuels ou l'intellectuel lui-même va-t-il « se réinventer » à la manière d'Enzo Traverso ? Articulant les réponses fluides d'Enzo Traverso et les pertinentes et précises questions de Régis Meyran, le livre constitue un ouvrage de référence destiné à tout étudiant, à tout chercheur passionné de mots et d'idées, apprenant mieux à interroger la politique, à critiquer le pouvoir et à élargir le débat à d'autres disciplines comme la politique linguistique.

Sara Ben Larbi

CREM, université de Lorraine, F-57000
benlarbisara@rocketmail.com

Médias, journalisme

Marlène COULOMB-GULLY, Jean-Pierre ESQUENAZI, coords, « Fictions politiques », *Mots. Les langages du politique*, 99.

Lyon, ENS Éd., juillet 2012, 158 p.

Tandis que de nombreuses chaînes programment des séries télévisées françaises et surtout américaines qui explorent les marges du sumaturel, les frontières du fantastique et de la science-fiction, d'autres, au contraire, prennent le parti de traiter de phénomènes et de

questions proprement politiques. Bien que cette pratique ne soit ni véritablement nouvelle, ni encore très répandue, force est de constater que, depuis quelques années, le développement des fictions politiques dans un contexte national réputé frileux face à ce types de productions télévisuelles est une niche en constante évolution. La livraison de la revue *Mots. Les langages du politique*, dirigée de concert par Marlène Coulomb-Gully – professeure en sciences de l'information et de la communication (sic) à l'université de Toulouse 2-Le Mirail – et par Jean-Pierre Esquenazi – professeur en sic à l'université Jean Moulin-Lyon 3 –, consacre son dossier aux fictions télévisuelles dont les intrigues traitent largement de la vie politique.

Dans l'introduction, les coordinateurs rappellent que de nombreux téléfilms portant sur des personnalités politiques de premier plan ou sur des affaires sensibles ont été diffusés : « Ainsi des *Prédateurs*, de Lucas Belvaux, sur l'Affaire Elf, produit par Canal Plus et diffusé en 2007, ou encore de *L'École du pouvoir*, sur la fameuse promotion Voltaire de l'ENA où se côtoyaient François Hollande, Ségolène Royal ou Dominique de Villepin, toujours produit par Canal Plus et diffusé en 2009. Durant la récente campagne présidentielle de 2012, le succès [...] des *Hommes de l'ombre*, [...] mettant en scène des femmes candidates et leurs conseillers en communication, confirme cette tendance » (p. 5).

Selon les deux auteurs, le cinéma – qui avait un temps paru aux antipodes des problématiques politiques – renoue depuis peu avec ce genre spécifique « comme en témoigne l'emblématique *Conquête*, de Xavier Durringer (2011) ou *L'Exercice de l'État* de Pierre Schoeller (en 2011 également) » (*ibid.*). Ces éléments attestent d'une très grande visibilité de la politique (qui est ici comprise dans un sens restreint de « mise en scène de professionnels de la politique ») dans les médias. Mais, ceci ne doit pas faire oublier que le roman et le théâtre contemporains – pour ne citer que ces genres littéraires – se sont récemment appropriés les questions politiques, contribuant beaucoup à renforcer le sentiment d'un renouveau des fictions politiques. De ce fait, comment expliquer la multiplication de ces fictions politiques ? Un premier élément d'explication provient du statut même de leurs auteurs qui « sont des *insiders*, pour emprunter au jargon contemporain : des journalistes ou des politiques qui ressentent le besoin d'exprimer leur vérité sous le masque de la fiction, ce qu'ils ne pourraient effectuer [...] dans l'exercice "normal" de leur métier ou compte tenu de leurs fonctions » (p. 6). Les coordinateurs du dossier citent, entre autres exemples, Eva Joly (candidate à l'élection présidentielle de 2012 et ancienne magistrate),